

Proust juif et homosexuel ?

Kazuyoshi Yoshikawa (Collège de France, 23 mars 2020)

Alors que la mère de Proust était juive et que lui-même était homosexuel, *À la recherche du temps perdu* fourmille de remarques négatives vis-à-vis des « invertis » (terme par lequel Proust désignait les homosexuels) et des Israélites (terme neutre à cette époque-là, où le mot « Juif » était péjoratif). Les uns et les autres ont en commun de subir une contrainte sociale étouffante, qui conduit les premiers (**fig.2**), remarque Proust, à prendre « les caractères physiques et moraux d'une race », « par une persécution semblable à celle d'Israël », « comme les Juifs [...] se fuyant les uns les autres » (*RTP*, III, 18). Ces propos sont tirés de *Sodome et Gomorrhe*, qui contient plusieurs formules en apparence discriminatoires, voire railleuses, à l'endroit de ces deux groupes, de nature à choquer les lecteurs d'aujourd'hui : « Certains juges supposent et excusent plus facilement l'assassinat chez les invertis et la trahison chez les Juifs » (*RTP*, III, 17). Cet apparemment récurrent renvoie à la discrimination et à la persécution qui les ont plus particulièrement pris pour cibles. Il vaut la peine de s'y attarder un peu.

C'est l'affaire Dreyfus qui « allait précipiter les Juifs au dernier rang de l'échelle sociale. » (*RTP*, II, 487)¹. Mais Proust en fut touché par une sorte de concomitance indirecte : par un processus analogue à la cristallisation de son homosexualité, les événements le rappelèrent à la conscience de sa propre judéité. Il avait reçu le baptême catholique, mais était juif par sa mère, qui ne s'était pas convertie au catholicisme, bien qu'elle ne suivît pas les restrictions alimentaires juives. Pour éclairer le rapport que Proust entretenait avec ses origines juives, on peut se référer aux deux documents le plus souvent cités pour renseigner sa perception de l'affaire Dreyfus.

¹ Voir la thèse de Yuji Murakami sur « L'affaire Dreyfus dans l'œuvre de Proust », soutenue le 29 février 2012 à l'Université Paris-Sorbonne, ainsi que ses articles consacrés à ce sujet, entre autres, « L'affaire Dreyfus dans *Jean Santeuil* », *Études de langue et littérature françaises*, Société japonaise de langue et littérature françaises, Tokyo, n° 97, 2010, p. 77-91.

Il s'agit, d'une part, d'une lettre adressée vers le 19 mai 1896 à Robert de Montesquiou à propos de l'article de Zola, « Pour les juifs », publié dans *Le Figaro* : « Je n'ai pas répondu hier à ce que vous m'avez demandé des Juifs. C'est pour cette raison très simple : si je suis catholique comme mon père et mon frère, par contre, ma mère est juive. Vous comprenez que c'est une raison assez forte pour que je m'abstienne de ce genre de discussions. » (*Corr.*², II, 66).

L'autre pièce du dossier est un passage de *Jean Santeuil*, écrit au printemps 1898, juste après la condamnation de Zola par la Cour de cassation : **(fig.3)** « Et c'est aussi un plaisir très grand que de voir une certaine hardiesse et licence en de tels esprits qui légitiment d'un mot les opinions que nous aurions voulu avoir et que nous avons repoussées, car dans notre effort de sincérité perpétuelle [...] nous n'osons pas nous fier à notre opinion et nous nous rangeons à l'opinion qui nous est le moins favorable. Et, juif, nous comprenons l'antisémitisme, et, partisan de Dreyfus, nous comprenons le jury d'avoir condamné Zola³ [...] ». Ce passage doit être lu comme l'expression directe de la pensée de Proust. Yuji Murakami a établi qu'il avait été rédigé en réponse à la fois à une lettre d'Émile Boutroux à Élie Halévy, publiée dans *Le Temps* du 27 janvier 1898, et à un article antisémite publié dans *La Libre Parole* du 23 février 1898. Le premier de ces deux textes condamnait en ces termes la confusion de l'antisémitisme et du patriotisme : « Quel sens pourrait donc avoir dans ce pays cet accouplement monstrueux : “Vive l'armée ! À bas les juifs !”⁴ ». Le second citait nommément Marcel Proust dans son recensement d'« une poignée de Juifs nouvellement débarqués dans ce pays ».

Face aux saillies antisémites, Proust s'abstient, comme on le constate dans la lettre à Montesquiou, de faire état en public de ses origines juives. Ces deux témoignages montrent par ailleurs que les discours antisémites déchaînés pendant l'affaire Dreyfus ont aiguisé chez lui la conscience de sa judéité. Par sa déclaration provocante, « juif, nous comprenons l'antisémitisme », il entreprend de se regarder par les yeux des antisémites. Certes, ses origines juives ne comportent pas en elles-mêmes de risques sérieux pour lui. Son frère Robert n'a apparemment pas eu à souffrir de ce climat de racisme, puisqu'il est

² *Correspondance de Marcel Proust*, éd. Philip Kolb, Plon (les chiffres romains indiquent les tomes et les chiffres arabes les pages).

³ Marcel Proust, *Jean Santeuil*, précédé de *Les Plaisirs et les jours*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 651.

⁴ Yuji Murakami, « L'affaire Dreyfus dans l'œuvre de Proust », thèse citée, p. 130-136 ; son article en japonais « 1898 », *Shisô (La Pensée)*, numéro spécial consacré à « Proust en son temps », Éditions Iwanami, novembre 2013, p. 35-37.

devenu professeur de chirurgie. Le problème de Marcel réside sans doute dans le cumul de sa judéité, de son homosexualité et de son snobisme. Cette « trinité maudite⁵ », selon l'expression d'Elisabeth Ladenson, l'expose, de nos jours encore, à de mordantes railleries. S'y ajoute encore sa situation sociale de mondain sans emploi solide, qui a certainement aggravé le mépris des antisémites à son égard.

Dans son roman, Proust n'a pas voulu rendre son protagoniste, le narrateur auto-diégétique, dépositaire de sa judéité : il a préféré contourner l'écueil de l'autojustification, en déléguant cette composante centrale de son identité à quelques personnages extérieurs ; Swann, Bloch, Nissim Bernard, notamment, servent de truchement, en tant que juifs, à la construction de la figure de la victime persécutée, sous l'œil de ses persécuteurs. Les images de marginaux stigmatisés qui se dégagent de cette galerie de portraits ne reflètent pas, comme on le croit parfois, une quelconque vision dépréciative de l'écrivain à leur égard. On peut en juger en examinant la figure de Bloch telle que la décrit le narrateur : **(fig.4)** « un Israélite faisant son entrée comme s'il sortait du fond du désert, le corps penché comme une hyène, la nuque obliquement inclinée et se répandant en grands "salams" contente parfaitement un goût d'orientalisme » ; son profil, ajoute Proust, reste « pour un amateur d'exotisme, aussi étrange et savoureux à regarder, malgré son costume européen, qu'un Juif de Decamps » (*RTP*, II, 487-488). Peut-on inférer de ces passages que Proust serait « antijuif⁶ » ? Avant de se risquer à une telle induction, encore convient-il de noter que cette représentation « exotique » de Bloch, bien que prise en charge par le narrateur, est surtout rapportée au dédain qui caractérise les gens du monde dans le milieu Guermantes.

Quant à Swann, le voilà, à la soirée chez la princesse de Guermantes, cerné par l'hostilité mondaine que lui attirent son dreyfusisme et son origine juive. Saint-Loup, loin d'offrir à Swann l'appui que ce dernier escomptait, abjure ses sympathies dreyfusardes : « C'est une affaire mal engagée dans laquelle je regrette bien de m'être fourré. Je n'avais rien à voir là-dedans » (*RTP*, III, 97). Le duc de Guermantes, irrité que Swann néglige de le remercier d'avoir « été reçu dans le faubourg Saint-Germain », lui reproche de pousser « l'ingratitude jusqu'à être dreyfusard ! » (*RTP*, III, 77). La duchesse refuse

⁵ Voir Elisabeth Ladenson, « Charlus, Bloch, Legrandin. La Trinité maudite », *Swann le centenaire*, Hermann, 2013, p. 357-371.

⁶ À ce sujet, voir Albert Sonnenfeld, « Marcel Proust : Antisemite ? », *The French Review*, 1988, n° 62-1, p. 25-40, n° 62-2, p. 275-282 ; Alessandro Piperno, *Proust antijuif*, traduction française, Liana Levi, 2007.

catégoriquement de faire la connaissance d'Odette et de Gilberte, comme il en avait exprimé le désir (*RTP*, III, 79-80). Toute la froideur de ses anciens amis ligués contre lui démontre que son identité juive ne prend forme qu'à travers la discrimination que les autres lui font subir.

Les phrases suivantes nous invitent à déchiffrer sur le visage mortel de Swann la prise de conscience, de la part de Proust, de l'ombre de sa propre mort et de ses origines juives : **(fig.5)** « Soit à cause de l'absence de ces joues qui n'étaient plus là pour le diminuer, soit que l'artériosclérose, qui est une intoxication aussi, le rougît comme eût fait l'ivrognerie ou le déformât comme eût fait la morphine, le nez de polichinelle de Swann, longtemps résorbé dans un visage agréable, semblait maintenant énorme, tuméfié, cramoisi, plutôt celui d'un vieil Hébreux que d'un curieux Valois » (*RTP*, III, 89). Toute cette description fait irrésistiblement songer au masque mortuaire de Proust, photographié par Man Ray, dessiné par Paul Helleu et Dunoyer de Segonzac⁷. Or c'est bien de la fixité hostile du regard d'autrui que sort cette ultime vision de Swann, à la fois pittoresque et tourmentée.

Pour quelles raisons l'homosexualité prend-elle une place si importante dans *À la recherche du temps perdu* ? Il faut d'abord souligner qu'elle était une préoccupation majeure de la société du tournant du siècle, creuset et cadre du roman de Proust. Ce type de relations amoureuses, qui existait depuis l'Antiquité grecque, avait toujours prospéré, sans s'attirer de réprobation excessive, à l'ombre des Cours et de la haute société : une allusion à cet état de fait est fugacement glissée dans *Sodome et Gomorrhe*, lorsque le narrateur note qu'« il n'y a pas de vices qui ne trouvent dans le grand monde des appuis complaisants » (*RTP*, III, 114). Et pourtant, à la fin du XIX^e siècle en Europe, la sodomie se met à faire à nouveau scandale, avec pour effet de réactiver le stigmate primitivement attaché à sa pénalisation légale.

Plusieurs affaires retentissantes ont défrayé la chronique du temps où Proust mûrissait puis écrivait son œuvre. Il y eut, en Angleterre, où l'homosexualité en tant que telle était réprimée par la loi depuis 1886, le cas d'Oscar Wilde, arrêté en 1895 et maintenu en détention pendant deux ans avant de mourir à Paris. Proust (**fig.6**), qui voyait dans « la fin de Lucien de Rubempré », cher au poète anglais, une « anticipation [...] de ce qui

⁷ Proust, *documents iconographiques*, préface et notes de Georges Cattai, Genève, Pierre Cailleux, 1956, planches n^{os} 75-79.

devait précisément arriver à Wilde⁸ », évoque au début de *Sodome et Gomorrhe* le destin de ce « poète, la veille fêté dans tous les salons, applaudi dans tous les théâtres de Londres, chassé le lendemain de tous les garnis sans pouvoir trouver un oreiller où reposer sa tête, tournant la meule comme Samson » (*RTP*, III, 17).

Mais c'est l'affaire Eulenburg qui provoqua le plus de troubles, non seulement dans la société allemande, mais aussi de l'autre côté du Rhin⁹. Tout avait commencé avec les faveurs que l'empereur Guillaume II, alors qu'il était encore prince, avait accordées à Philipp zu Eulenburg et obtenues de lui : c'était son diplomate préféré, qui devint son amant sous le sobriquet « Phili ». L'affaire impliquait tout un entourage, désigné par l'appellation de « table de Liebenberg », où était compromis jusqu'à Bülow lui-même, promu ministre des Affaires étrangères en 1897 et premier ministre en 1900. Le journaliste Maximilian Harden dénonce, dans des articles publiés dans *Die Zukunft* entre novembre 1906 et avril 1907, la politique francophile poursuivie par l'empereur dans l'affaire du Maroc en 1905 : il en impute la responsabilité à l'influence de cet entourage efféminé, et notamment à celle de deux sodomites : le prince d'Eulenburg et le comte von Moltke, gouverneur militaire de Berlin. L'article 175 du Code pénal allemand, adopté en 1871, condamne la sodomie à une peine maximale de deux ans de prison. Trois procès en diffamation se succèdent de 1907 à 1908, mais Eulenburg, arrêté en mai 1908 pour faux témoignage, ne parvient pas à prouver son innocence. Dans *Le côté de Guermantes*, on trouve cette allusion de Charlus au cercle de Liebenberg : « l'entourage de [...] l'empereur d'Allemagne veut le guérir de sa chimère. Cela est une chose très grave et peut nous amener la guerre » (*RTP*, II, 586-587). Dans *Sodome et Gomorrhe*, il dit songer à « l'un des inculpés les plus haut placés » de l'affaire Eulenburg (*RTP*, III, 338). Ces notations sont le reflet de l'intérêt que Proust portait à « ce procès d'homosexualité » : il l'exprime dans une lettre adressée en novembre 1907 à Robert de Billy¹⁰, avant de confier en

⁸ *Contre Sainte-Beuve*, précédé de *Pastiches et mélanges*, et suivi de *Essais et articles*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 273.

⁹ Sur l'affaire, voir Maurice Baumont, *L'affaire Eulenburg et les origines de la Guerre mondiale*, Payot, 1933 ; Robert Beachy, *Gay Berlin*, Vintage Books, New York, 2015, p. 120-139 ; Robert Vigneron, « Genèse de Swann » (1937), *Études sur Stendhal et sur Proust*, Nizet, 1978, p. 310-318 ; Antoine Compagnon, « Notice » pour son édition de *Sodome et Gomorrhe*, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 1199-1202 ; Marion Schmid, « Eulenburg (Philippe, prince von) », *Dictionnaire Marcel Proust*, Champion, 2004, p. 363-364.

¹⁰ *Correspondance de Marcel Proust*, texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, Plon, t. VII, 1981, p. 309.

mai 1908 à Louis d'Albufera son projet d'écrire « un essai sur la Pédérastie »¹¹.

Le terme d'« homosexuel », (**fig.7**) « trop germanique et pédant¹² » ne lui semble pas tenir compte de l'existence d'une âme féminine chez l'inverti, qui pousse ce dernier vers un autre homme. Quoi qu'il en soit, les deux termes ont été forgés par les militants allemands demandant l'abrogation de l'article 175 du code pénal. Karl Maria Kertbeny (1824-1882), journaliste hongrois de Berlin, introduit en 1869 dans ses écrits le mot « Homosexualität¹³ », importé en français au tournant du siècle¹⁴. Et la notion d'« inverti », souvent utilisée par Proust, est établie sur une double base : la théorie d'un neurologue berlinois, Karl Westphal (1833-1890), que Charcot et Magnan résument « sous le nom d'inversion de l'instinct sexuel¹⁵ » ; et la thèse d'Ulrichs, selon laquelle l'amour pour le même sexe doit être considéré à la fois comme pathologique et comme naturel, puisqu'il est éprouvé par une âme de femme logée dans un corps d'homme¹⁶. On trouve dans *Sodome et Gomorrhe I* un écho de ces théories de l'époque, à propos notamment de « l'homme-femme » qui cherche toujours « l'organe masculin », « comme le volubilis jette ses vrilles là où se trouve une pioche ou un râteau » : ce comportement est vu alternativement « comme un admirable effort inconscient de la nature » (*RTP*, III, 23), et comme « une maladie inguérissable » (*RTP*, III, 18).

Si convaincante qu'elle paraisse au premier abord, la théorie de « l'homme-femme », c'est-à-dire d'« une âme de femme dans un corps d'homme », s'avère néanmoins contradictoire quand on la confronte avec le texte de *Sodome et Gomorrhe*. « M. de Charlus avait l'air d'une femme : c'en était une ! », dit le narrateur (*RTP*, III, 16). Mais le baron, comparé ici à « un gros bourdon », joue plutôt un rôle d'homme, tandis que Jupien, prenant « des poses avec la coquetterie qu'aurait pu avoir l'orchidée pour le bourdon », figure « la femelle » (*RTP*, III, 8). Or, si les invertis se révèlent « femme[s] », leur partenaire doit-il être lui aussi tenu pour tel ? Le narrateur explique que même s'ils sont

¹¹ *Ibid.*, t. VIII, 1981, p. 113.

¹² Cahier 49 (n. a. f. 16689), f° 60 v°.

¹³ Robert Beachy, *op. cit.*, p. 31.

¹⁴ Sans doute à la fin du XIX^e siècle, bien que le mot n'apparaisse dans les dictionnaires Larousse qu'en 1907.

¹⁵ Albert Moll, *Les Perversions de l'instinct génital. Étude sur l'inversion sexuelle*, traduit de l'allemand par Pactet et Romme, Georges Carré, 1893, p. 54. Voir aussi Chevalier, *Une maladie de la personnalité. L'inversion sexuelle*, 1893, ouvrage cité par Nathalie Mauriac-Dyer dans son article « À propos du "gigantesque entonnoir" : le discours médico-légal dans *À la recherche du temps perdu* », *Lectures de Sodome et Gomorrhe*, Cahiers Textuel, n° 23, Université Paris 7, 2001, p. 98.

¹⁶ J. E. Rivers, *Proust and the Art of Love*, Columbia University Press, 1980, p. 184 ; Robert Beachy, *op. cit.*, p. 18.

épris d'un homme viril, d'« un homme qui n'aurait rien d'une femme, d'un homme qui ne serait pas inversé » (*RTP*, III, 17), ils se contentent souvent d'« un inversé aussi efféminé qu'eux » (*RTP*, III, 31). Mais il s'abstient d'analyser la psychologie de leur partenaire. Sans doute conscient des contradictions de cette théorie de « l'homme-femme », Proust fait avouer au narrateur que c'est « la première théorie qu'[il en esquissait] alors, qu'on verra se modifier par la suite » (*ibid.*).

Pour comprendre l'importance que revêt l'homosexualité dans *À la recherche du temps perdu*, il faut bien sûr tenir compte en outre de celle de Proust lui-même. En dehors de quelques témoignages parcellaires, sa vie sexuelle reste entourée de mystère. Mais on s'accorde aujourd'hui à dire qu'il eut des relations plus ou moins intimes avec ses camarades (Reynaldo Hahn, Lucien Daudet, etc.), et avec son chauffeur puis secrétaire Alfred Agostinelli. Gide rapporte, (**fig.8**) dans une page célèbre de son journal, à la date du 14 mai 1921, un entretien avec Proust : « Loin de nier ou de cacher son uranisme, il l'expose, et je pourrais presque dire : s'en targuer. Il dit n'avoir jamais aimé les femmes que spirituellement et n'avoir jamais connu l'amour qu'avec des hommes¹⁷. » Rien ne garantit certes que ce témoignage reflète exactement les paroles et les pratiques sexuelles de son interlocuteur. Un rapport de police du 19 janvier 1918 atteste néanmoins la présence à l'Hôtel Marigny d'Albert Le Cuzias, établissement destiné à « des homosexuels », de « PROUST Marcel, 46 ans, rentier, 102, Boulevard Haussmann »¹⁸. Proust note par ailleurs, dans le Carnet 1, l'adresse de l'Hôtel de Madrid, établissement destiné aux homosexuels¹⁹. Proust n'a pourtant jamais reconnu ses penchants sexuels (s'il « s'en targue » à Gide, faut-il penser que c'est parce que ce dernier a les mêmes ?), a toujours démenti les rumeurs dans ce genre, et est allé jusqu'à se battre en duel, au bois de Meudon en janvier 1897, avec Jean Lorrain, à cause d'une allusion à ses relations avec Lucien Daudet.

L'homosexualité, aussi bien que la judéité, n'est un problème qu'à cause des sarcasmes et des propos discriminatoires qu'elle suscite. Proust a dû éprouver (**fig.9**), comme Swann,

¹⁷ André Gide, *Journal*, édition établie, présentée et annotée par Éric Marty, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1996, p. 1124.

¹⁸ Régis Revenin, *Homosexualité et prostitution masculines à Paris, 1870-1918*, L'Harmattan, 2005, p. 131-132.

¹⁹ « Gabriel Paul 6 rue Bourse », Carnet 1, f° 49 r° (Carnets, édition de Florence Callu et Antoine Compagnon, Gallimard, 2002, p. 119. Voir aussi *Agenda 1906*, f° 8 v°, édition mise en ligne en 2015 par Nathalie Mauriac Dyer, Françoise Leriche, Pyra Wise et Guillaume Fau.

cette « solidarité morale avec les autres Juifs », que, « greffées les unes sur les autres, la maladie mortelle, l'affaire Dreyfus, la propagande antisémite, avaient réveillée » (*RTP*, III, 89). C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le narrateur lorsqu'il dit qu'« il n'y avait pas d'anormaux quand l'homosexualité était la norme, pas d'antichrétiens avant le Christ, que l'opprobre seul fait le crime » (*RTP*, III, 18). L'idéal serait, pour les homosexuels et pour les Juifs, de pouvoir vivre sans être mal vus dans ce monde. On comprend, dans ce contexte, pourquoi le narrateur de *Sodome et Gomorrhe I* s'oppose à « l'erreur funeste » consistant, sur le modèle d'« un mouvement sioniste », « à créer un mouvement sodomiste et à rebâtir Sodome » (*RTP*, III, 33), car cela reviendrait à former une communauté composée uniquement d'homosexuels.

Ces deux facteurs, l'un historique et l'autre personnel, offrent une motivation puissante à l'insertion de l'homosexualité masculine parmi les thèmes du roman de Proust. Mais ils ne rendent pas compte à eux seuls des modalités de sa représentation. Tous les homosexuels de l'époque ne sont pas devenus Proust. (**fig.10**) « Sans cela, dit le narrateur, les hommes qui ont été mêlés à un combat gigantesque seraient tous de grands poètes épiques » (*RTP*, III, 153). Il reste donc à examiner le traitement romanesque appliqué à l'homosexualité masculine dans *Sodome et Gomorrhe*.

Parmi les remarques du narrateur sur les homosexuels, quelques propos peuvent choquer les lecteurs d'aujourd'hui par leur caractère en apparence discriminatoire : ils ont, avec « une maladie inguérissable », « les caractères physiques et moraux d'une race, parfois beaux, mais souvent affreux » (*RTP*, III, 18), et ont hérité du « mensonge qui permit à leurs ancêtres de quitter la ville maudite » (*RTP*, III, 33). Pourquoi une telle cascade de termes injurieux alors que l'auteur lui-même est homosexuel ? Faut-il y voir, de la part de Proust, de la mauvaise foi, une ruse perfide qui vise à écarter les soupçons d'homosexualité, comme c'est souvent le cas des invertis qui « démasquent volontiers » leurs semblables, de « ceux qui parviennent à cacher qu'ils en sont » (*RTP*, III, 18), s'amusant à « parler de [leur] vice, comme s'il n'était pas [leur] » (*RTP*, III, 19).

Cela n'est pas exclu. Mais ces injures nous semblent plutôt dériver du regard que Proust jette sur lui-même et sur ses semblables : lorsqu'il évoque « l'ostracisme qui les frappe, l'opprobre où ils sont tombés » (*RTP*, III, 18), son propos semble épouser le point de vue de ceux qui se font le relais des discriminations. Dans *Sodome et Gomorrhe I*, la situation des homosexuels est en effet décrite selon la perspective des gens soi-disant normaux : (**fig.11**) « leur vice, ou ce qu'on nomme improprement ainsi » (*RTP*, III, 19),

ou la race « sur qui pèse une malédiction et qui *doit* vivre dans le mensonge et le parjure, puisqu'elle sait *tenu pour* punissable et honteux, *pour* inavouable, son désir » (RTP, III, 16). On voit que cet angle extérieur, décentré, permet à Proust de sonder de manière pénétrante l'hypocrisie de ses contemporains.

À cet égard, il est intéressant de noter, dans *La Prisonnière*, une objection voilée mais criante à l'encontre de l'éloge de l'amour professé par le *Corydon* de Gide. Le narrateur proustien soutient que, dans l'Antiquité, « aimer un jeune homme était comme aujourd'hui (les plaisanteries de Socrate le révèlent mieux que les théories de Platon) entretenir une danseuse, puis se fiancer » (RTP, III, 710). Ce parallèle suggère que l'amour pour les jeunes garçons avait en Grèce antique une fonction éducative, remplie par un homme mûr et distingué, et destinée à s'achever lors du passage à l'âge adulte. Ce modèle dénote une « homosexualité de coutume », obéissant aux « modes du temps » (*Ibid.*). C'est pourquoi, selon Proust, Socrate se moque des avances amoureuses du jeune Alcibiade dans le dialogue qui clôt *Le Banquet* de Platon. Et Proust d'ajouter cette phrase d'un intérêt capital : « C'est l'homosexualité survivante malgré les obstacles, honteuse, flétrie, qui est la seule vraie, la seule à laquelle puisse correspondre chez le même être un affinement des qualités morales. » (*Ibid.*)

Il faut bien garder à l'esprit que le héros-narrateur de la *Recherche* n'est nullement, l'auteur le souligne à maintes reprises, Proust lui-même²⁰. Il est snob, mais nullement juif, ni homosexuel. Cette précaution étant posée, ce protagoniste a pu apparaître à bien des observateurs comme un homosexuel déguisé. À l'appui de cette identification, on peut avancer trois arguments : le caractère invraisemblable de l'innocence dont il fait preuve devant les avances réitérées de Charlus ; l'allure de garçons travestis que la description prête à Albertine et à sa bande de jeunes filles en fleurs ; la rivalité enfin qui l'oppose à une amie d'Albertine, rivalité inconcevable si le protagoniste était clairement hétérosexuel.

Ces présomptions sont en outre nourries par des signes discrets émis par le jeune héros, qui se comporte implicitement en inverti en filigrane de ses relations privées avec Saint-Loup, ou avec de jeunes militaires de Doncières. (fig.12) C'est ainsi qu'il prétend que « la voix fausse [de tel homme] » suffit pour apprendre : « C'est un Charlus », à son

²⁰ Proust évoque, entre autres, « le personnage qui raconte, qui dit : “Je” (et qui n'est pas moi) », dans une interview publiée dans *Le Temps* du 13 novembre 1913 et reprise dans *Essais et articles*, éd. cit., p. 558.

« oreille exercée comme le diapason d'un accordeur » (*RTP*, III, 63). Ou bien encore, à l'instar de Vaugoubert, qui voit dans le jeune corps diplomatique un « essaim d'innocentes beautés » juives, le protagoniste reconnaît lui aussi, dans « “un peuple florissant” de jeunes chasseurs », « les jeunes Israélites des chœurs de Racine » (*RTP*, III, 171). Et pourtant, aucun passage de la *Recherche* n'affirme qu'il serait homosexuel. Il se vante au contraire de ses prouesses hétérosexuelles, en disant que « dans cette seule saison » quatorze jeunes filles lui « donnèrent leurs faveurs » (*RTP*, III, 185)²¹.

Devant ce soupçon d'hypocrisie qui pèse sur la construction narrative, on pourrait se demander si l'auteur aurait pu écrire une histoire authentique, dénuée de perfidie, en campant un protagoniste à la fois homosexuel et juif. Le ton du récit véridique, l'« autofiction » à la première personne, la forme du « roman du je » dans la tradition japonaise, sont-ils des gages de vérité ? André Gide écrit dans son *Journal*, en décembre 1923, alors qu'il était plongé dans la conception de *Corydon*, son apologie de la pédérastie : **(fig.13)** « J'ai [...] horreur du mensonge. C'est peut-être là que se réfugie mon protestantisme²². » De là découle le choix de la première personne pour raconter son adolescence orageuse dans *Si le grain ne meurt*. Proust regarde en revanche avec un grand scepticisme les aveux prétendument sincères. C'est que « vivre dans le mensonge et le parjure » n'est pas, à ses yeux, le lot de la seule « race » maudite (*RTP*, III, 16). Il pense que le mensonge est, dans la vie de quiconque « l'instrument de conservation le plus nécessaire et le plus employé » (*RTP*, III, 676) : voilà pourquoi son roman est peuplé de personnages menteurs. De ce règne absolu du mensonge, il tire cette conséquence ultime : « celui à qui nous mentons le plus parce que c'est celui par qui il nous serait le plus pénible d'être méprisé », c'est « nous-même » (*RTP*, III, 271). Sa mise en garde à l'intention de Gide (« Vous pouvez tout raconter ; mais à condition de ne jamais dire : *Je*²³ »), n'est pas un faux-fuyant pour ne pas être engagé par ses paroles, mais l'expression d'une défiance lucide envers les écueils de l'autojustification, où ne peut manquer de verser toute entreprise de confession à la première personne.

Le choix d'un protagoniste homosexuel et juif, semblable à l'écrivain, aurait pu faire entrave à un discours sincère. Elle aurait pu conduire aux mêmes stratégies d'évitement

²¹ Il s'agit ici du protagoniste du roman. Quant à la sincérité du narrateur sur la question de la homosexualité et de la judéité, elle pose plus de problème. Voir à ce sujet, Antoine Compagnon, « Le narrateur en procès », *Marcel Proust 2*, Minard, 2000, p. 309-334.

²² André Gide, *Journal*, éd. cit., t. I, p. 1235.

²³ André Gide, *Journal*, éd. cit., t. I, 1996, p. 1124.

et de dissimulation dont Proust était coutumier, relativement à sa judéité et à sa vie privée : soucieux de s'abstenir de « ce genre de discussions », (fig.14) Proust ne mettait-il pas en garde Albert Nahmias, en août 1913, au sujet d'Agostinelli ? « Évitez de parler de mon secrétaire (ex-mécanicien) », lui disait-il, « les gens sont si stupides qu'ils pourraient voir là (comme ils ont vu dans notre amitié) quelque chose de pédérastique²⁴ ». Eût-il même raconté sa vie homosexuelle sans déguisement, que la *Recherche* n'eût pas été exempte de toute altération de la vérité. Dominique Fernandez a en effet pointé les pièges de ce type de posture : parcourant toute l'histoire de « la littérature homosexuelle », il affirme qu'« il n'y a de "culture homosexuelle" que lorsque l'obligation de dissimuler l'homosexualité ou de la décrire par des moyens indirects force l'écrivain à inventer un langage allusif », sinon « l'exhibition de ses fantasmes l'amène à utiliser le langage pornographique de la plus basse littérature hétérosexuelle²⁵ »

Proust n'omet pas de recenser les différentes façons qu'ont les homosexuels d'assouvir leur désir. (fig.15) Quelques-uns se trouvent pleinement satisfaits sans aucun contact physique, « pourvu qu'ils puissent rapporter [leur plaisir] à un visage masculin » (*RTP*, III, 23), ou « tenir [leur interlocuteur] pendant quelques heures sous la domination de [leur] parole » (*RTP*, III, 30) : ainsi Charlus, lorsqu'il administre un violent coup de semonce au jeune protagoniste venu lui rendre visite après le dîner Guermantes (*RTP*, II, 842-846). Il existe par ailleurs des homosexuels singuliers qui recherchent « celles qui aiment les femmes » et qui peuvent « prendre avec elles le même plaisir qu'avec un homme » (*RTP*, III, 24) : on en verra plus tard un exemple en la personne de Morel. Tout compte fait, le narrateur fait remarquer que, même pour les homosexuels qui sont obligés de vivre sous une contrainte sociale importante où « la satisfaction, si facile chez d'autres, de leurs besoins sexuels, dépend de la coïncidence de trop de conditions, trop difficiles à rencontrer » (*RTP*, III, 28), « la contrainte intérieure » s'avère beaucoup plus lourde (*RTP*, III, 19). Proust ne laisse rien échapper à sa sagacité, des difficultés que rencontrent encore la plupart des homosexuels de nos jours.

N'oublions pas cependant que le narrateur de *Sodome et Gomorrhe I* vante l'homosexualité masculine comme une des meilleures expressions de « la nature ». Car l'amour des homosexuels constitue, selon lui, « un admirable effort inconscient de la nature », et « la reconnaissance du sexe par lui-même » n'est autre que « la tentative

²⁴ *Correspondance de Marcel Proust*, éd. cit., t. XII, 1984, p. 249.

²⁵ Dominique Fernandez, *Le rapt de Ganymède*, Grasset, 1989, p. 233.

inavouée pour s'évader vers ce qu'une erreur initiale de la société a placé loin de lui » (*RTP*, III, 23). Au cœur même des jugements qui risqueraient d'être taxés de discrimination, Proust a pris soin d'insérer ces éloges de la nature qui gouverne l'amour homosexuel.

Mais comment Proust, a-t-il pu devenir l'auteur de *Sodome et Gomorrhe*, en s'élevant de la sorte au-dessus de la condition homosexuelle et des persécutions qui la soudent ? Comme je l'ai dit au début de cet exposé, la clé de cette posture énonciative réside dans le transfert de cette part de lui-même, soustraite au protagoniste qui dit « je » (par refus de l'autojustification), pour être attribuée à des personnages tiers, comme Charlus. Les figures homosexuelles évoquées dans la *Recherche* ne sont-elles pas, aux yeux de Proust, comparables aux souvenirs de sa vie amoureuse que Swann rappelle à lui à l'approche de la mort ? (**fig.16**) « Je m'ouvre à moi-même mon cœur comme une espèce de vitrine, je regarde un à un tant d'amours que les autres n'auront pas connus » (*RTP*, III, 102).

À l'image de Swann mais aussi de Bergotte, il a fallu que Proust s'assure « le pouvoir [...] de rendre [sa] personnalité pareille à un miroir » (*RTP*, I, 545), où se reflètent sans fard le ridicule dont les homosexuels sont affublés par ceux qui les moquent, mais aussi l'hypocrisie dont il leur arrive d'user.

Pour n'en citer qu'un exemple, prenons les éloges que Charlus décerne à l'art de l'allusion que Balzac applique à l'homosexualité dans plusieurs passages de son œuvre, car ces éloges viennent en droite ligne de Proust lui-même. À propos de la rêverie où la vision du château de Rastignac plonge le pédéraste Vautrin, dans *Illusions perdues*, Charlus a ce mot, qu'il emprunte expressément à Proust : « la *Tristesse d'Olympio* de la pédérastie » (*RTP*, III, 437). Or l'expression figure dans un carnet de Proust ainsi que dans un fragment destiné au *Contre Sainte-Beuve*²⁶. L'intérêt de ce même Charlus pour le « côté "hors nature" » qu'il distingue dans *Sarrazine* et dans *La Fille aux yeux d'or* (*RTP*, III, 439-440) trouve également son origine dans les opinions et les écrits de Proust²⁷. Charlus, encore, témoigne une prédilection pour *Les Secrets de la princesse de Cadignan* qui n'est que l'écho de celle de Proust, étant concentrée sur une héroïne qui « craint tant

²⁶ « (Tristesse d'Olympio de la pédérastie) », Carnet 1, f° 2 v° (Marcel Proust, *Carnets*, édition établie et présentée par Florence Callu et Antoine Compagnon, Gallimard, 2002, p. 33) ; « J'appelle cela la *Tristesse d'Olympio* de l'Homosexualité » (Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, éd. cit., p. 274).

²⁷ Voir *Contre Sainte-Beuve*, éd. cit., p. 289 ; *Correspondance de Marcel Proust*, éd. cit., t. XVI, 1988, p. 266.

que l'homme qu'elle aime [n'apprenne sa mauvaise réputation] » (*RTP*, III, 445),²⁸.

Sodome et Gomorrhe n'est donc pas une peinture de l'homosexualité en tant que telle, mais un tableau des situations qui contraignent les homosexuels à maintenir leur vigilance pour ne pas compromettre leur réputation sociale. Persuadé que personne n'est au courant de son secret, Charlus répond au sourire significatif de Vaugoubert : **(fig.17)** « Je n'en sais absolument rien, je vous prie de garder vos curiosités pour vous-même » (*RTP*, III, 74). De peur de trahir son embarras, il va jusqu'à s'aventurer à répondre à son frère : « Comme c'est juste ! [...] Tu disais que j'avais des goûts spéciaux » (*RTP*, III, 116). Proust prête à ceux qui sont très liés à Charlus des opinions fantaisistes à propos de ses mœurs : Saint-Loup dit au héros, par ignorance ou par hypocrisie, que son oncle « a eu autant de femmes que don Juan » et qu'« à son âge [il] ne dételle pas » (*RTP*, III, 90) ; Swann assure au protagoniste que les amours du baron, « c'est purement platonique » (III, 106) ; n'oublions pas, enfin, « la passion » sans avenir que la princesse de Guermantes a pour le baron (*RTP*, III, 112-114).

À la différence des descendants de Sodome, de Charlus, de Jupien, de Morel et de tant d'autres, dont les penchants sexuels se révèlent évidents et incontestables, la description de l'homosexualité féminine dans la *Recherche*, à l'exception de personnages secondaires, comme l'actrice Léa et la sœur de Bloch, reste fort ambiguë, voire opaque, quand il s'agit de personnages de premier plan, comme Gilberte, André et Albertine, en particulier.

Si le jeune garçon se décide, par fierté, à ne jamais revoir son amoureuse Gilberte, c'est qu'il l'a entrevue un soir en train de « descendre l'avenue des Champs-Élysées [...] à côté d'un jeune homme » (*RTP*, I, 612). Plus tard, le brouillon de l'épisode du séjour à Tansonville dans *Le Temps retrouvé* contient un ajout relatif à ce jeune homme : **(fig.18)** « Je demandai [à Gilberte]. C'était Léa habillée en homme. Elle savait qu'elle connaissait Albertine mais ne pouvait dire plus. Ainsi certaines personnes se retrouvent toujours dans notre vie pour préparer nos plaisirs et nos douleurs.²⁹ » Mais le texte définitif correspond à une version différente : « Je ne lui demandai pas avec qui elle se promenait avenue Champs-Élysées le soir où j'avais vendu les potiches³⁰. » Si le

²⁸ *Contre Sainte-Beuve*, éd. cit., p. 277.

²⁹ Cahier XV, n. a. f. 16722, f° 73 r°, papier collé.

³⁰ Marcel Proust, *Albertine disparue*, édition de Luc Fraisse, « Le Livre de Poche Classiques », 2009, p.

protagoniste s'abstient de poser cette question, c'est parce qu'il est devenu indifférent à Gilberte. Cet épisode montre que le soupçon sur l'homosexualité de celle qu'on aime disparaît quand on cesse de l'aimer.

Les relations gomorrhéennes d'Albertine s'avèrent également ambiguës. À la fin de *Sodome et Gomorrhe*, Albertine révèle au protagoniste ses relations d'amitié avec l'amie de Mlle Vinteuil. Il est donc persuadé, en se rappelant la scène de Montjouvain, de l'homosexualité d'Albertine (*RTP*, III, 499-500). Mais si cette fameuse scène atteste la liaison de Mlle Vinteuil et de son amie, elle ne prouve nullement qu'Albertine en aurait entretenu une autre avec cette même amie. D'où vient alors la conviction qu'acquiert faussement le protagoniste sur les tendances gomorrhéennes d'Albertine ? Et pourquoi Proust a-t-il décrit ses relations amoureuses d'une manière si ambiguë ? C'est que celles-ci ne sont qu'un reflet du soupçon, de la jalousie du héros. Le narrateur de ce passage, très lucide et impassible, dit en revanche : « Mais ce n'était pas [Albertine], c'était moi ; c'étaient les sentiments que je pouvais inspirer que ma jalousie me faisait trop sous-estimer. » (*RTP*, III, 508). L'amour étant (**fig.19**) « un besoin absurde, que les lois de ce monde rendent impossible à satisfaire et difficile à guérir – le besoin insensé et douloureux de posséder [cet être aimé] » (*RTP*, I, 227), ce besoin une fois exalté, on ne se demande plus s'il est bien fondé ou non.

Plus tard, dans *La Prisonnière*, quand le héros rentre de la soirée Verdurin, Albertine, « prenant les devants », lui dit : « Vous voulez dire que vous avez appris ce soir que je vous ai menti quand j'ai prétendu avoir été à moitié élevée par l'amie de Mlle Vinteuil. C'est vrai que je vous ai un peu menti. Mais je me sentais si dédaignée par vous, je vous voyais aussi si enflammé pour la musique de ce Vinteuil que, comme une de mes camarades — ça c'est vrai, je vous le jure — avait été amie de l'amie de Mlle Vinteuil, j'ai cru bêtement me rendre intéressante à vos yeux en inventant que j'avais beaucoup connu ces jeunes filles. Je sentais que je vous ennuyais, que vous me trouviez bécasse ; j'ai pensé qu'en vous disant que ces gens-là m'avaient fréquentée, que je pourrais très bien vous donner des détails sur les œuvres de Vinteuil, je prendrais un petit peu de prestige à vos yeux, que cela nous rapprocherait. Quand je vous mens, c'est toujours par amitié pour vous. » (*RTP*, III, 839). Peut-on considérer que cet aveu d'Albertine est sincère et véridique ? Ou plutôt, faut-il penser qu'il est aussi un mensonge ? Autant de questions sans réponse. Proust a décidément présenté l'homosexualité

d'Albertine comme un secret opaque, difficile, même impossible à percer pour le protagoniste aussi bien que pour le lecteur.

Je voudrais pour finir examiner un aspect fort spécial, et d'ailleurs peu remarqué, du thème de Sodome et Gomorrhe dans la *Recherche*. Le passage déjà cité du *Journal* de Gide rapporte un autre propos important de Proust : **(fig.20)** « Il me dit la conviction où il est que Baudelaire était uraniste : “La manière dont il parle de Lesbos, et déjà le besoin d'en parler, suffiraient seuls à m'en convaincre”. » Pour comprendre cette surprenante assertion, il faut se référer à l'article sur Baudelaire sur lequel il travaillait à l'époque : il s'agit du texte paru le 1^{er} juin 1921 dans la *N.R.F.* sous le titre « À propos de Baudelaire ». Dans cet article, Proust, citant les vers de « Lesbos », « Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre / Pour chanter le secret de ses vierges en fleurs », ajoute ceci : « Cette “liaison” entre Sodome et Gomorrhe que dans les dernières parties de mon ouvrage [...], j'ai confiée à une brute, Charles Morel [...], il semble que Baudelaire s'y soit de lui-même “affecté” d'une façon toute privilégiée. Ce rôle, combien il eût été intéressant de savoir pourquoi Baudelaire l'avait choisi, comment il l'avait rempli. Ce qui est compréhensible chez Charles Morel reste profondément mystérieux chez l'auteur des *Fleurs du mal*³¹. »

Pourquoi ces vers de Baudelaire établissent-ils une « “liaison” entre Sodome et Gomorrhe » ? Et pourquoi Morel, le protégé de Charlus, homosexuel, qui compte à son actif une « nuit » passée « ensemble » avec le prince de Guermantes dans la maison close de Maineville (*RTP*, III, 464), serait-il le mieux à même de représenter cette « liaison » ? C'est peut-être plutôt au propos de Proust que convient le qualificatif de « profondément mystérieux ». Or la clé pour l'élucider se trouve, à mon sens, dans l'hypothèse selon laquelle « Baudelaire était uraniste », formulée devant Gide, mais qu'il passe sous silence dans cet article. Un autre indice important est apporté par la découverte, « dans les dernières parties » du roman de Proust, de la bisexualité de Morel. En 1921, à l'époque où il se confie à Gide, Proust avait fait de Morel un bisexuel fort spécial dans le manuscrit de *La Prisonnière* : l'actrice Léa, lesbienne notoire, adressait à ce dernier une lettre d'amour **(fig.21)** qui ne le nommait « qu'au féminin en lui disant “Grande sale ? va !”, “Ma belle chérie”, toi tu en es au moins, etc. » (*RTP*, III, 720). Sodomite et néanmoins amant d'une lesbienne, Morel incarne bien « cette “liaison” entre Sodome et Gomorrhe »,

³¹ Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, précédé de *Pastiches et mélanges* et suivi de *Essais et articles*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1971, p. 633.

qui nous met sur la piste de la vocation « uraniste » embrassée par le poète, « choisi sur la terre » pour « chanter le secret » de Lesbos. Ne serait-il pas judicieux de lire un tel développement, publié juste après l'entretien avec Gide sur l'uranisme, comme une façon de jeter le gant à ce dernier, mis au défi de surpasser l'univers de Sodome, qui surpasse déjà largement la perspective limitée de Corydon, lequel borne ses éloges à l'amour des jeunes garçons ?

Sur quelles théories sexuelles et humaines Proust fonde-t-il cette « liaison » entre Sodome et Gomorrhe ? La formulation, dans *Sodome et Gomorrhe I*, d'une « première théorie [...] qu'on verra se modifier par la suite » (RTP, III, 17), celle de « l'homme-femme », concrétisée par Charlus, reste entièrement énigmatique, faute d'être accompagnée de la moindre explication physique ou mentale.

Cette liaison en apparence fort spéciale se retrouve pourtant chez un autre personnage que Charles Morel. Il s'agit de Robert de Saint-Loup : entouré de jolies femmes de l'aristocratie au bord de la mer à Balbec, grand amateur de femmes, entretenant une maîtresse, Rachel, marié avec Gilberte, il se dévoile à la fin d'*Albertine disparue* sous les traits d'un bisexuel très spécial. Le protagoniste, en se rappelant un jour ce propos de Robert : « C'est malheureux que ta petite amie de Balbec [Albertine] n'ait pas la fortune exigée par ma mère, je crois que nous nous serions bien entendus tous les deux », s'aperçoit tout d'un coup qu'« il avait voulu dire qu'elle était de Gomorrhe comme lui de Sodome [...] » (RTP, IV, 258). Cette interprétation fait de Saint-Loup un autre médiateur entre Sodome et Gomorrhe, à la recherche de la « liaison » de ces deux lieux.

Puisque ce n'est pas seulement un personnage secondaire Morel, mais aussi un personnage de premier plan, le marquis de Saint-Loup, qui partagent la même orientation sexuelle, on peut en déduire que Proust voyait sans doute dans cette « liaison » une forme de sexualité extrêmement importante. Le narrateur dit en effet : **(fig.22)** « Et en somme c'était le même fait qui nous avait donné à Robert et à moi le désir d'épouser Albertine (à savoir qu'elle aimait les femmes). » (*Ibid.*).

Que faut-il entendre par là ? Sinon la qualification possible du protagoniste, à son tour, en homme de Sodome aimant une femme de Gomorrhe ? Certes il existe entre eux une différence significative : « Mais les causes de notre désir, comme ses buts aussi étaient opposés. Moi c'était par le désespoir où j'avais été de l'apprendre, Robert par la satisfaction ; moi pour l'empêcher grâce à une surveillance perpétuelle de s'adonner à son goût ; Robert pour le cultiver, et par la liberté qu'il lui laisserait afin qu'elle lui amenât des amies. »

Évidemment, toute la *Recherche* le montre, le protagoniste est un hétérosexuel invétéré, qui aime « les jeunes filles en fleurs » et reste obstinément sourd aux appels du pied du baron de Charlus.

Le protagoniste de la *Recherche* n'est donc, en aucun cas, un sodomite. Mais ne revient-il pas au narrateur qui recueille ses sentiments d'accueillir malgré lui ceux de Proust lui-même, homme de Sodome s'il en fût ? Le héros-narrateur de la *Recherche* éclipse sans ambiguïté l'écrivain, qui déclarait : « Baudelaire était uraniste : “La manière dont il parle de Lesbos, et déjà le besoin d'en parler, suffiraient seuls à m'en convaincre”. »

S'il en est ainsi, on pourrait reconnaître, chez le protagoniste, sans conteste hétérosexuel dans le roman, des sentiments analogues à ceux de Robert. Entre eux, comme le démontre leur correspondance fort intime, on peut supposer quelque chose de plus qu'une simple amitié. On pourra comprendre, à la lumière de cette hypothèse, les larmes versées par le héros quand il apprend la liaison de Robert avec Morel : « bien que je ne crusse pas à l'amitié, ni en avoir jamais véritablement éprouvé pour Robert, en repensant à ces histoires du lift et du restaurant où j'avais déjeuné avec Saint-Loup et Rachel j'étais obligé de faire un effort pour ne pas pleurer. » (*RTP*, IV, 266). Si le protagoniste insiste tant sur l'homosexualité d'Albertine, n'est-ce pas parce qu'il aspire à reconstituer la « liaison » entre Sodome et Gomorrhe qu'il prête à Morel et Saint-Loup ? Le texte du roman et les propos directs de Proust tendent à accréditer cette hypothèse.

On peut ainsi supposer, derrière la vie officielle racontée par le narrateur, l'existence de quelques faits tus et même cachés, délibérément ou non. Sur cette base, on peut considérer la *Recherche* non seulement comme un miroir de sa propre théorie, mais aussi comme un récit qui fait douter de sa propre narration, et qui pose sa propre négation. Du roman de Proust se dégagent de nouvelles énigmes au fur et à mesure qu'on le lit et le relit encore. C'est le signe d'une inépuisable vitalité de la recherche proustienne. Si *À la recherche du temps perdu* attire tant de lecteurs, c'est peut-être que ce roman est entouré d'énigmes difficiles à percer, comme le mystère de la nature, et comme celui de l'esprit de l'homme.